

les bestiaux que là où on les met plus tôt à l'herbe. Mais quand on recommande de tenir les animaux dans la basse-cour ou dans l'étable, pendant toute l'année, dans le climat tempéré de l'Angleterre, comme étant un mode plus profitable que celui du paenge, que perdons-nous à les tenir *dedans* pendant six mois de l'année, si nos terres peuvent produire autant pour eux, l'été, arpent pour arpent, que tout autre pays de l'Amérique du Nord? L'état présent de notre bétail peut être allégué comme contrariant ce que nous disons, mais il n'en résulte pas une preuve que nous nous trompons. On n'a pas donné aux animaux toute l'attention nécessaire quant au croît, et ils n'ont pas eu tout ce qu'il leur fallait de nourriture, tant l'hiver que l'été. Qu'ils aient de bons pâturages, de bon foin, etc., et non de la paille honte, tout au plus, à faire du fumier, ou un simple fliche à brouter. Nos chevaux, avec un peu plus de soins quant au croît et à l'entretien, pourraient valoir 50 pour 100 de plus qu'ils ne valent, avec à peine quelque surcroît de dépense pour l'éleveur. Les chevaux formeraient un article du produit agricole dont nous pourrions disposer par vente. Les vaches laitières ont obtenu un bon prix, cet automne, et le cultivateur qui en aurait une à vendre, l'automne, ou l'hiver, ne pourrait qu'y gagner, car c'est alors surtout que les vaches avec veau ou sur le point de vêler, sont le plus recherchées dans les grandes villes. Nous n'avons jamais vu le marché mieux fourni de volaille de toute sorte que cette année. Nous ne croyons pas qu'il y ait sur ce continent un meilleur marché pour la volaille que celui de Montréal, et l'on en peut dire autant quant à la viande de boucherie, généralement. S'il en est ainsi avec un système défectueux d'agriculture, qu'en serait-il, si ce système était amélioré et devenait aussi parfait qu'il pourrait l'être?

Nous ne nous attendons pas à voir les prix des produits agricoles devenir très hauts ou très bas, cet hiver. L'orge est rare, cette année, et se vend bien, comme

nous nous y étions attendu; mais la rareté provient de ce que les brasseurs n'en ont voulu donner, l'année passée, qu'environ les deux tiers de ce qu'elle valait, proportionnellement aux prix des autres grains. Le prix de l'année dernière était bien inférieur à sa valeur intrinsèque, comparativement à celui de l'avoine. Il ne serait pourtant pas de la prudence de renoncer à la culture de l'orge, attendu que si les brasseurs n'en achètent que peu, c'est toujours un grain aussi utile à produire que l'avoine, comme aliment, et le meilleur grain à semer pour produire du foin. Il est de la prudence aussi de produire une variété de récoltes, comme convenables au sol, au temps de la semaille, etc. Si nous vivons pour voir la fin de la présente année, nous nous flattons d'avoir à féliciter les cultivateurs du sol d'une année aussi favorable que la dernière. Nous savons que le produit moyen n'a pas été très considérable, mais on ne doit pas s'attendre à recueillir d'abondantes récoltes, si l'on ne cultive pas la terre de manière à lui en faire produire de telles. Nous ne connaissons pas de pays qui produirait plus abondamment que le Bas-Canada, à proportion de la culture donnée à ses terres. Le rapide progrès de la végétation en été, particulièrement dans un sol fertile et bien cultivé, offre quelque chose d'étonnant, et c'est un sujet de surprise, que la quantité de produits qu'on obtient ici, au moyen d'un système défectueux d'économie rurale, bien que nous soyons fier de pouvoir dire qu'on voit dans le pays un grand nombre de fermes bien cultivées et bien tenues.

#### LE CHEVAL CANADIEN.

Nous avons souvent exprimé le regret de voir que les chevaux canadiens de pure race fussent rares dans les environs de Montréal, et qu'en conséquence la qualité des chevaux du pays fût détériorée, et que la valeur en fût diminuée. Des marques particulières distinguent cette race de toutes celles que l'on voit en Canada, de telle